

Les heures s'écoulaient. Le dernier rayon d'un pâle soleil embrasa la mer et la nuit tomba lourdement avec ses embûches et ses terreurs. Toujours le moribond râlait, et son compagnon écoutait pour recueillir le dernier souffle. Durant la nuit entière, il demeura ainsi dans la funèbre attente ; puis, vers le matin, la respiration faible du naufragé devint encore plus faible.

Le jour s'était levé, et, sur le bleu immense, le bleu infini il n'était plus question de tempête. La surface d'eau salée brillait et se moirait sous les rayons dorés du soleil ; les lames devenues paresseuses, n'avaient même plus la force de balancer la barque fragile. Elle avait le mouvement alangui de quelqu'un qui s'endort. Toute cette mer miroitante, où elle voguait si lentement, semblait sans limites. C'étaient des profondeurs liquides qui ne finissaient plus, et l'œil s'irritait et se fatiguait de contempler, partout et toujours, cette même limpidité, cette même couleur bleu, ce même poli de miroir.

Le naufragé quitta le banc où il s'était tenu assis. Plus un souffle ne s'échappait des lèvres décolorées de son compagnon. Alors, après avoir serré soigneusement le portefeuille et les papiers du mort, avec respect il lui ferma les paupières ; puis, par une vieille habitude bretonne, il croisa les mains glacées sur la poitrine, donnant ainsi à Yves de Villepreux l'attitude de la prière. Lui ne pria pas. Il avait oublié le *De profundis* que l'on dit si pieusement pour les trépassés, là-bas, en Bretagne, dans cette presqu'île de Quiberon, qui était son pays.

La barque voguait très lentement, et cet Yves Kermorgan qui, par une étrange coïncidence, portait le nom de baptême du mort, reprit place sur le petit banc et se mit à rêver.

Quelle serait sa destinée ? Lui, le seul survivant du naufrage, serait-il condamné à languir quelques heures, quelques jours encore, sur cette barque endormie dans le calme ? Allait-il y mourir lentement de soif et de faim, car il n'avait pas un biscuit pour apaiser les crampes qui déjà se faisaient sentir à la suite de son long jeûne ? Allait-il mourir abandonné, tomber à côté de l'autre ? Non, il ne le croyait pas. Une voile apparaîtrait, il n'avait qu'à veiller.

Il tressaillit. Des êtres vivants, à l'allure bizarre venaient de surgir des profondeurs de l'eau salée. Ils avaient un vol effaré, avec de longues ailes d'un bleu d'acier ; puis ils retombèrent dans les vagues, et tout redevint immobilité et silence. C'était un banc de poissons volants qui, en se heurtant à la barque, s'étaient soudainement éveillés de leur molle quiétude.

Le canot continuait de flotter comme une chose morte, comme une épave sans vie. Le jour finissait de nouveau, et la nuit calme descendait. Yves rêvait toujours, remontant, par le souvenir, les vingt-cinq années de son existence mouvementée. Il songeait à une pauvre chaumière bretonne, isolée au détour d'un chemin. Cette chaumière, c'était son nid, son berceau de fils de pêcheurs. Tout petit, son père le prenait pour mousse, et, pendant les nuits tièdes de l'été comme pendant les nuits glaciales de l'hiver, ils s'en allaient tous deux jeter les filets. Puis, le père mourut englouti par l'océan, et l'orphelin fut pris en amitié par le fils d'un banquier millionnaire. Cet élégant André, à la chevelure blonde, aux lèvres rieuses, passait chaque année ses vacances au village de Portivy, dans un chalet luxueux. Yves devint le compagnon de ses jeux, et ce furent de beaux jours pour le fils du pêcheur... et jours désastreux aussi, car il comparait sa misérable chaumière au luxueux chalet. En hiver, les deux enfants s'écrivaient, Yves racontait la monotonie de la lande et les caprices de la mer. Le fils du banquier lui répondait par le récit de ses plaisirs, et presque toutes ses lettres commençaient par ces mots : " Figure-toi, mon cher ! "

Ah ! c'était dur d'être toujours obligé de se figurer. L'enfant pauvre demeurait de longues heures assis sur un banc de pierre devant laasure bretonne, et au bruit de l'océan qui grondait, il songeait, il se figurait. Et à force de se créer un monde imaginaire et enchanté, il sentait les morsures de l'ambition en plein cœur. Le désir de la fortune lui montait à la tête comme une liqueur capiteuse. De plus en plus il prenait en aversion son humble existence. Non, il ne languirait pas toujours, inconnu et pauvre sur une lande aride. Il voulait parvenir. Il épuiserait sa jeunesse et ses forces cérébrales dans l'étude ; il enfoncerait la porte du succès d'un rude coup d'épaule.